

son flegme habituel et avec cette voix pleine de vibrations étranges qu'enfantent généralement les déviations de l'épine dorsale, mon petit-fils m'avait annoncé votre visite. Soyez le bienvenu au château de la Roche-d'Eon. Je suppose que vous n'avez pas soupé, non plus que ces enfants, qui m'avaient prévenue qu'ils ne pourraient rentrer pour l'heure du dîner. Je vais donner des ordres.

— Oh ! je m'en charge, fit Claire qui disparut aussitôt avec la légèreté d'une biche.

— Savez-vous, chère bonne maman, reprit Maurice, où nous avons trouvé mon camarade et ami Robert ? Je vous la donne en cent, je vous le donne en mille.

— Oh ! vous pouvez parler si bon vous semble, repartit aigrement la douairière, je n'ai jamais eu la moindre goût pour deviner les énigmes et les charades.

— Eh bien, c'est au moulin du père Delphin, vous savez le père Delphin Pichard, dont vous avez eu la fille à votre service, cette Lucienne qui a été la nourrice de ma sœur. La pauvre femme a été frappée d'une attaque de paralysie, comme vous savez.

— C'est là une punition du ciel ! s'écria sèchement la douairière.

A ce moment Robert tressaillit et commença à ouvrir de grands yeux,

— Ah ! bonne maman ! bonne maman ! reprit Maurice, vous êtes bien sévère. La pauvre Lucienne ne vous a-t-elle pas fidèlement servie au temps jadis ? N'a-t-elle pas été une bonne nourrice pour une sœur ?

— D'accord ; mais cela n'excuse pas ses galanteries quand elle était au château, et votre mère s'est montrée, par la suite, beaucoup trop indulgente pour elle en la choisissant pour nourrice de votre sœur.

— Ah bah ! bonne maman, une petite amourette ! la belle affaire !

— Après cela elle a eu la chance de trouver un mari. Comment le nommez-vous ? Ne sert-il pas dans votre régiment ?

— Il s'appelle Bouginier, bonne maman, et c'est un de nos braves sous-officiers.

Robert était sur des charbons ardents depuis les premiers mots de cette conversation, dont chaque révélation pénétrait en même temps dans son cœur, comme autant d'instruments de torture. Mille pensées tumultueuses s'entrecroisaient à la fois dans son cerveau et il attachait des yeux presque hagards sur la marquise, lorsque, se tournant vers lui, elle ajouta :

— Ah ! je comprends maintenant, monsieur, le but de votre présence au moulin. Vous alliez probablement, comme mes enfants, donner un témoignage d'intérêt à d'anciens serviteurs de votre famille, qui a sans doute quelque château dans nos contrées.

— Excusez-moi, madame la marquise, répondit Robert d'une voix saccadée par l'émotion ; je n'allais pas au moulin visiter d'anciens domestiques, car j'ai eu le malheur de rester orphelin dès ma plus tendre enfance. Je n'ai jamais connu mes parents, et j'ignore même s'ils étaient en position d'avoir des domestiques pour les servir. Je me nomme Robert, comme vous le savez sans doute.

— Robert de... reprit la douairière avec une intention manifestement peu bienveillante, sinon même ironique.

Robert tout court, madame la marquise, répondit fièrement l'officier.

— C'est donc un nom de famille ? J'avais toujours pensé que ce n'était qu'un prénom.

— C'est à la fois un nom et un prénom, au moins en ce qui me concerne, madame, et je ne croyais pas avoir besoin de vous l'apprendre.

Il y eut un silence. Maurice avait saisi la main de Robert et cherchait à le calmer. De son côté, la douairière, toujours aigre et sarcastique, mais toujours aussi maîtresse d'elle-même, semblait prendre un malin plaisir dans une escarmouche où elle trouvait un moyen d'épancher sa bile à l'aide de ces mots couverts que les femmes s'entendent si bien à lancer, et qui sont

dans la conversation ce que sont les coups fourrés dans un duel. A la fin, la marquise reprit avec une politesse affectée :

— Je vois, monsieur, que c'est à moi de m'excuser vis-à-vis de vous de vous avoir pris pour un des nôtres.

— Vous me faisiez trop d'honneur, madame la marquise, répliqua Robert non sans amertume.

— L'honneur serait pour nous, monsieur.

— Oui, certes, repartit vivement Maurice, car il est impossible de porter plus haut que mon cher camarade et ami Robert toutes les qualités qui font l'officier d'élite et le galant homme. Entendez-vous, bonne maman ? Ce gaillard-là a tout pour lui : instruction, modestie, dévouement au devoir et bravoure à toute épreuve. La croix, dont vous voyez le ruban à sa boutonnière, en est le plus sûr témoignage, surtout quand on songe que celui qui la porte n'a que vingt-trois ans.

— D'où vient donc, riposta la douairière, que vous, Maurice, qui en avez vingt-cinq, vous n'êtes pas encore décoré ?

— Ah dame ! c'est un peu ma faute, bonne maman, un peu celle des circonstances. Et puis, voyez-vous, la croix de la Légion d'honneur n'est pas, comme la croix de Saint-Louis, le privilège de l'ancienneté de service.

— Halte-là ! s'il vous plaît, mon cher Maurice ; je suppose que votre intention n'est pas de déprécier à cette occasion, et peut-être agréable à notre hôte, la croix que portait votre père, qu'ont portée avant lui tous vos aïeux, la seule que j'ai connue moi-même dans ma famille, qui est un peu la vôtre puisque votre mère était ma fille.

Décidément la conversation se trouvait engagée sur un pied d'aigreur dont il eût été difficile de la faire sortir, Robert tournait les yeux à droite et à gauche, comme s'il eût cherché une issue pour s'en aller. Maurice, dans la crainte de fournir de nouvelles armes à sa grand-mère, venait de s'emparer d'un journal déposé sur une table, et dont il avait déchiré fiévreusement la bande, sous prétexte de voir ce qui pouvait se passer à Paris. La douairière, réduite ainsi au silence, s'acharnait à compter les points de sa tapisserie. L'atmosphère du salon était chargée d'électricité.

Heureusement la porte s'ouvrit tout à coup et Claire, le sourire sur les lèvres, vint prendre le bras de Robert, en annonçant que le souper était servi.

— Est-ce que vous ne venez pas avec nous, chère bonne maman ? s'écria-t-elle.

— A quoi bon ! répondit sèchement la douairière ; j'ai diné à mon heure habituelle, et je reste ici pour avancer ma tapisserie. Je veux que monseigneur puisse se servir de cet ornement le jour du mariage de Claire. Vous le savez bien tous les deux.

— Oh ! alors, je n'insiste plus, dit la jeune fille. Allons ! bonne maman, ne vous fâchez pas ! nous allons revenir bien vite pour vous tenir compagnie.

— Comme il vous plaît, repartit madame de la Roche-d'Eon, dont l'humeur acariâtre semblait s'accroître à chaque instant davantage.

Le souper se ressentit naturellement des préoccupations auxquelles tout ce qui précède avait donné lieu. C'est en vain que mademoiselle de Chalandray, qui ignorait ce qui s'était passé, se mit en frais pour égayer les convives. Elle y réussit d'autant moins que la présence des domestiques qui servaient à table ne permettait pas même à son frère de lui fournir à cet égard la moindre explication. Au dessert, on vint la prévenir que madame la marquise, qui s'était déjà retirée dans son appartement, ne voulait pas s'endormir sans que, suivant son habitude, elle fût venue l'embrasser, et les deux jeunes gens demeurèrent alors seuls à table.

— Eh bien ! mon cher camarade, s'écria Robert en tendant la main à Maurice avec un mélancolique sourire, ne pensez-vous pas à présent que j'avais quelque raison d'obéir à je ne sais quel instinct secret en déclinant l'hospitalité que vous m'avez offerte avec tant de bonne grâce ? Vous le voyez : madame la marquise de la Roche-d'Eon n'a pas même pris la peine de dissimuler son peu de sympathie pour moi.